

Perspectives

Les animaux dans l'œuvre romanesque : l'exemple de *Kamouraska*

ANTOINE SIROIS

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Résumé : Le bestiaire d'Anne Hébert est considérable. Dans les nouvelles et les romans, on relève près de 200 occurrences d'animaux particuliers, auxquelles s'ajoutent une cinquantaine de désignations génériques. Parmi les espèces les plus fréquentes, on remarque le cheval, le chat, le chien, le corbeau, le coq, qui revêtent souvent un sens symbolique. Le présent article s'intéresse à l'exemple de *Kamouraska* et montre comment les animaux participent à la progression narrative et contribuent au sens de ce roman.

Mots-clés : Bestiaire, *Kamouraska*, Symbolique, Cheval.

Celui ou celle qui parcourt l'œuvre romanesque d'Anne Hébert est étonné du nombre d'animaux qui l'habitent – sauf dans deux contes, « La robe corail » et « La maison de l'Esplanade ». Il peut en relever cent quatre-vingt-dix, qu'ils soient domestiques ou sauvages, terrestres ou aériens, aquatiques ou amphibies. Un seul est baptisé : le cheval Perceval. S'ajoutent quarante-cinq animaux génériques comme animal ou oiseau.

Certains reviennent très souvent, comme le cheval, quarante-six fois; le chat, vingt-deux fois; le chien, dix-neuf fois; le corbeau, quatorze fois; le coq, dix fois; le bœuf, taureau, vache, onze fois; et, en bas de dix : le serpent, le loup, le lapin, le canard, le poisson, la grenouille et le crapaud, la couleuvre, la souris. D'autres s'ajoutent encore, moins nombreux.

Ceux qui sont nombreux peuvent prendre une dimension symbolique. Un rapport aussi est souvent établi avec les personnages par association, qualification, ressemblance, attribut. L'association à un animal peut être énoncée par un personnage lui-même.

Ainsi, dans *Kamouraska*, dès la première page, alors que son mari se meurt, Mme Rolland n'ose pas sortir : « Si je sors, on me regarde comme une bête curieuse. » (*Kamouraska*, 1970 : 7) Elle a retrouvé l'honneur en son second mariage, mais elle le considère comme la « carotte du petit âne. » (*K*¹ : 9) Et celui-ci est un « petit âne affamé ». (*K* : 9) Elle se voit encore comme « une dinde qui marche » (*K* : 9), fascinée par l'idée qu'elle se fait de son honneur. De plus, elle se voit vieillir, ce qui entraîne autour des yeux « [d]es griffes d'oiseaux en tous sens. » (*K* : 9) Les associations aux animaux se poursuivent. Elle sait résister au malheur : « Toutes mes dents, des seins et une croupe dure. Une pouliche de deux ans. » (*K* : 10) Après l'enfer qu'elle a subi, la séparation avec son amant, elle se perçoit même comme la salamandre (*K* : 10) qui est un « être élémentaire qui habite le feu où il puise vie et protection. » (Cazenave, 1996 : 598)

Elle voit ses deux maris comme un seul homme : « Un long serpent unique se reformant sans fin, dans ses anneaux. » (*K* : 31) Terrée à la maison, dans la rue Auguste à Sorel, elle cherche son « innocence première ». (*K* : 50) Elle remonte à son existence dans le sein de sa mère où elle se « démène comme un cabri » (*K* : 51) pour réveiller celle-ci. Elle retourne aussi à sa jeunesse avec sa bonne Aurélie dont l'œil se plisse : « Une petite vipère, rapidement, surgit entre les cils et disparaît. » (*K* : 63) Et c'est le bal chez le Gouverneur. Les filles sont « [p]imbêches et pincées, avec des rires d'oies chatouillées » (*K* : 64), et les garçons renâclent « pareils à de petits cochons, patauds et maladroits. » (*K* : 64)

Arrive la chasse : coup de fusil et « [l]'oiseau qui tombe. [...] Les chiens à l'affût, la voix rauque des chiens. » (*K* : 66) Antoine Tassy traque Elisabeth « comme un bon chien de chasse. » (*K* : 67) Elle réagit : « Et moi aussi je te flaire et je te découvre. Seigneur de Kamouraska. Mauvais gibier. Gibier facile, à demi enfoncé dans une cache de vase, guettant l'oie et le canard, le doigt sur la détente. » (*K* : 67) Tous deux transposent leur relation dans un langage de chasse.

Après qu'elle ait tiré un gros oiseau de « plumes blanches » (*K* : 67), Tassy la félicite. Cependant elle hésite à se rendre avec lui dans un petit bois. Mais il est un « bon chien de chasse » (*K* : 67) et Elisabeth se perçoit comme « une vraie chatte ». (*K* : 75) C'est la grande demande dont Elisabeth connaît les risques. Elle a vu le demandeur suivre une prostituée « comme un sale petit mouton. » (*K* : 69)

1. *K* pour *Kamouraska*, 1970.

Antoine Tassy traverse une crise de désespoir, alors « qu'on sait très bien quelle bête c'est, quelle souris malicieuse, dans le sac, quel démon triomphant. » (K : 86) Lui-même, dans son délire, va au confessionnal. Il se voit comme « [u]n débauché. » (K : 86) Il fait « [d]es cabrioles de bouc. Des sauts de truite. » (K : 87) Quant à Elisabeth, elle vit aussi une crise : « Une ronde dans mes os, une multitude d'Antoines assassinés circule dans mes os. Des fourmis noires, avec des yeux énormes. Bleus. » (K : 92) La couleur de ses yeux, dira-t-elle plus tard (K : 114). Mme Rolland « montre une tête de méduse ». (K : 93) Pour Elisabeth « [n]e pas tenter de parcourir toute sa vie d'un coup. À vol d'oiseau fou » (K : 97) ou encore « [s]e cabrer au moindre signe de la mort sur le chemin, comme un cheval qui fait demi-tour. » (K : 97)

Les tantes n'échappent pas non plus aux traits de l'animalité : « Trois corps d'oiseaux momifiés dans leurs plumes ternies. » (K : 97) Elles « prennent l'air rampant et affligé des bêtes domestiques ». (K : 115) Le cheval noir de Nelson entre particulièrement en scène. Elisabeth le guette avec « [u]ne âme de vipère. Un cœur fou d'amour. » (K : 134) Elle guette le cheval noir d'une « extraordinaire beauté » (K : 136), une beauté de « prince des ténèbres ». (K : 169) Mais celui de Madame est rouge. Ce cheval noir « couleur de feu de sang » revient au moins treize fois dans le récit.

Va s'accroître la dimension fantastique, amorcée auparavant dans le récit, alors que Mme Rolland avait embauché Florida et Aurélie, des filles « du diable ». (K : 33) Elisabeth connaît « [s]on pouvoir [qui lui] fait trembler de peur. » (K : 130) Le cri qui s'échappe d'elle « conformément à ce pouvoir qui lui a été donné ». (K : 130) Alors « [l]es bêtes les plus féroces [...] se mettent en marche. » (K : 130) Même « [l]es hommes et les femmes les plus cruels sont attirés aussi. » (K : 130) « Le docteur Nelson est avec eux. Ses dents blanches sont pointues comme des crocs. » (K : 130) Elle avoue elle-même être « une sorcière. Je crie, [dit-elle,] pour faire sortir le mal où qu'il se trouve, chez les bêtes et les hommes. » (K : 131) Son cri touche à la fois son amant et son mari. Nelson lui aussi « possède un pouvoir ». (K : 131)

Les personnages secondaires sont également assimilés à des animaux dont les pupilles se dilatent « comme celles des chats » (K : 141) et les clientes du docteur sont « des femmes grosses avec des yeux de vache suppliante ». (K : 143) Revient « [c]e merveilleux cheval noir » (K : 154) infernal dont les longues pattes fières supportent « une étrange chimère ». (K : 154) Il jouit d'une beauté de « prince des ténèbres » (K : 169) et il est en accord avec son maître, « complicité parfaite qui lui fait régler son allure puissante au rythme même du cœur fou de son maître. » (K : 169)

On en arrive à l'association du coq et du cheval : « [U]n seul corps fabuleux. Un seul battement, un seul écart d'ailes et de fers. » (K : 191) « Je crie. C'est toi, mon amour, cette fureur ameutée. Coq et cheval emmêlés, c'est toi, toi courant gaiement à l'épouvante et au meurtre. » (K : 191) Le coq serait l'homme et le cheval, la femme². Préalablement à cette association, Elisabeth déclare : « Si je ferme les yeux, je te trouve livré aux métamorphoses étranges des mâles et des hommes. » (K : 191)

Le cheval noir prend de plus en plus d'importance, celui dont le conducteur a un « air de bête sauvage. » (K : 203) Il possède un « extraordinaire traîneau noir, tiré par un non moins extraordinaire cheval noir. » (K : 207) Parlant de ce traîneau et de ce cheval, un témoin précise : « [J]e n'en ai jamais vu de semblables. » (K : 207) Le conducteur, c'est George Nelson, l'assassin aux « dents blanches. » (K : 208)

Elisabeth revient, « [i]nvisible aux yeux de tous. » (K : 214) Elle voit son amant « comme un animal traqué ». (K : 214-215) Son odorat « trouve sa proie. » (K : 215) Elle accueille l'odeur de l'assassin : « Ton odeur, mon amour, ce relent fauve. Une chienne sur moi se couche. » (K : 215) Devant sa face, elle sent les images voleter, « pareilles à des chauves-souris. » (K : 217) Toujours ce vocabulaire, ces transpositions, ces références animalières. Un autre témoin ajoutera : « Il faut que ce soit des gens bien cochons pour avoir arrangé vos peaux comme ça! » (K : 219), peaux tachées de sang.

La jument noire de l'assassin est évoquée de nombreuses fois. Elle prend un cachet diabolique en emportant son « démon de maître ». (K : 238) Au galop, elle balaie tout dans « son train d'enfer. » (K : 239) « Soudain, succédant à la fureur, un pas tranquille de cheval de corbillard prend la relève. » (K : 239) Ainsi que l'avancent Chevalier et Gheerbrant : « Une croyance, qui paraît bien ancrée dans la mémoire de tous les peuples, associe généralement le cheval des ténèbres du monde chthonien ». (Chevalier et Gheerbrant, 1999 : 222) Ou encore :

La valorisation négative du symbole chthonien fait, elle, [...] une manifestation de la mort [...]. Les chevaux de la mort [...] abondent, de l'Antiquité grecque au Moyen Âge, et s'étendent à tout le folklore européen. [...] La plupart des chevaux de la mort sont noirs [...]. Noirs sont aussi le plus souvent ces coursiers de la mort, dont la chevauchée infernal poursuit longtemps les voyageurs égarés, en France comme dans toute la chrétienté. (Chevalier et Gheerbrant, 1999 : 225-226)

2. Voir Henri-Paul Jacques, 1988.

Les personnages se traitent ensuite et encore comme des bêtes. Le docteur parle de « ce chien de Tassy ». (K : 240) Elisabeth ajoutera : « Nous nous flairons comme des bêtes étrangères. » (K : 241) Elle perçoit son cœur « comme un oiseau fou. » (K : 241) Celle-ci reprend, en songe, une vision fantastique et se voit, en se mariant, « passer sous un arceau de pierre, le diable à [s]on bras. » (K : 243) Réapparaissent les abeilles, car elle a un « bouquet d'abeilles endormies entre [s]es doigts. » (K : 243) Ces insectes apparaissent quelques fois dans le récit (K : 206, 247, 248).

Selon Émond, « [d]ouée de pouvoirs occultes, elle [l'abeille] endort enfin les voix des témoins qui bourdonnaient et la harcelaient » (Émond, 1984 : 40), « [p]areilles à un essaim d'abeilles sauvages. » (K : 203)

Force est de constater, à partir de l'exemple du seul roman *Kamouraska*, la fréquence de références aux animaux, les très nombreuses associations et formes de relations des animaux avec les humains dans l'œuvre d'Anne Hébert, dont l'étude exhaustive reste à faire.

Bibliographie

CAZENAVE, Michel (1996), *Encyclopédie des symboles*, Paris, Le livre de poche, coll. « La Pochothèque ».

CHEVALIER, Jean et Alain GHEERBRANT (1999), *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont.

ÉMOND, Maurice (1984), *La femme à la fenêtre*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises ».

HÉBERT, Anne (1970), *Kamouraska*, Paris, Seuil.

JACQUES, Henri-Paul (1988), *Du rêve au texte : pour une narratologie et une poétique psychanalytiques*, Montréal, Guérin.